JEAN GALMOT

DÉPOT LÉGAL
Alpes Maritimes
9e 186

Nanette Escartefigue

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
RF
IMPRIMÉS

HISTOIRE DE BRIGANDS

Les Barbets du Comté de Nice et les Réquisitionnaires de l'Estérel

NICE
P. LERSCH & A.-N. EMANUEL, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
1906

8° Ln 27
53514

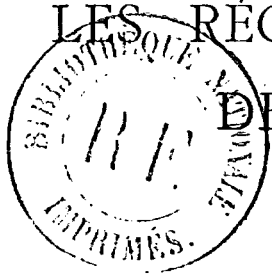
DÉDICACE

Pour amuser vos jolis yeux, voici, ma chère amie, une histoire vraie de ce pays, un récit d'autrefois où il y a des brigands et des héros, de la pitié et du soleil, et les douleurs d'une pauvre fille amoureuse...

Et si, dans ces paysages où passent, parmi les crimes glorifiés, d'ironiques images de justice et de liberté, s'il y a, sur ce sol ardent et naïf, quelques fleurs, çà et là, je vous les offre avec ces pages, très modestement, en hommage respectueux.

Jean GALMOT.

LES RÉQUISITIONNAIRES DE L'ESTÉREL



Le Comté de Nice fut, de tous temps, un pays d'aventures. Sa position au flanc des Alpes, au bord de la grande route, où les courriers d'Italie et d'Espagne passaient, chargés d'or, l'isolement des bois, la solitude de la région, loin de tout gouvernement, y favorisaient le règne des brigands.

Les conditions géographiques et économiques du pays suffisent à elles seules pour expliquer la fréquence et l'audace des actes de banditisme. Et l'histoire, les vicissitudes politiques de ces régions qui changèrent si souvent de domination sans savoir exactement parfois à quel royaume elles appartenaient, justifient encore la disposition des paysans pour la vie défensive des grands bois où l'homme est libre.

Et voici l'histoire fantastique et terrifiante de Jean-Pierre Pons, chef des brigands de l'Estérel, et de Nanette Escartefigue, « qui avait sacré son poignard à la Vierge, son âme au Diable et son corps à tous les hommes. »

Voici, le récit féroce et grotesque des exploits des « Réquisitionnaires », tel que je l'ai conçu d'après une compilation ignorée des savants et des bouquinistes (1).

---

(1) Copie de la Procédure instruite contre les prévenus de Brigandage comme auteurs ou comme complices. — Deux volumes. A Draguignan, chez Fabre, Imprimeur-Libreur, an XII — 1804.

Pour ne pas fatiguer le lecteur par l'abus des renvois au fond de la page, je préviens que les citations et les passages entre guillemets sont tirés de cet énorme dossier, qui contient tous les interrogatoires des prévenus.

Cette histoire est peu connue; elle n'a jamais eu les honneurs de l'étalage des libraires ni du rez-de-chaussée des journaux, et je l'offre au lecteur, en m'excusant de la fantaisie et de l'irrévérence de mon écriture.

*
* *

Il y a un peu plus d'un siècle, le 4 juillet 1804 — 15 messidor an XII de la République une et indivisible — Jean-Pierre Pons, dit Turriers, comparaissait, libre et sans fers, devant le citoyen Jean-François Pissin Barnal, juge au Tribunal spécial du Var, à Draguignan.

« Ensuite des ordres du Grand-Juge, ministre de la justice, disait la lettre que les gendarmes remirent au juge Pissin Barnal, on traduit devant vous Jean-Pierre Pons, de la commune de Pourrières, condamné à la peine de mort par jugement du 29 prairial dernier, rendu par le tribunal spécial des Basses-Alpes. Le condamné a fait appel à la clémence du Premier Consul. C'est à vous, citoyen juge, à vous informer de la vérité ou de la fausseté des déclarations que ce criminel a promis de vous faire. »

Jean-Pierre Pons, chef de brigands, avait reçu une balle dans la cuisse au cours d'une échauffourée avec les gendarmes. Il était resté sur le sol, et après huit jours de détention à la prison de Digne, le Tribunal spécial le condamnait à mort. On le conduisait au mur où il allait être fusillé, lorsqu'il déclara qu'il ferait des révélations. C'était la première fois qu'un brigand offrait de parler. Dix-sept partisans avaient été successivement condamnés et ils étaient mort stoïquement, gardant, au moment de mourir le respect du secret qui les avait liés devant le Tribunal.

On fit aussitôt les meilleures promesses au bandit. Le Premier Consul le grâcierait certainement s'il parlait. Et, pour lui donner une première garantie, on le conduisit, sous une forte escorte, mais « libre et sans fers », devant le juge de Draguignan.

Grand, large d'épaules, le front haut et impératif, Jean-Pierre Pons était un chef puissant et aimé dans la bande des « réqui-

sitionnaires » qui lui avait donné le plumet rouge du commandement. Pendant quatre ans il avait terrorisé la région de la Roya à la Durance, écumant les routes, pillant les bastides, pendant haut et court les militaires. Cent cinquante meurtres avaient été commis par la redoutable bande qui luttait en bataille rangée avec la force armée. Elle avait adopté un uniforme, et ces bandits, qui mettaient le feu aux récoltes, tuaient les paysans et violaient les femmes, avaient un panache : ils luttaient pour un instinct, presque pour une idée. C'étaient des révoltés contre la conscription ; ils voulaient être libres et refusaient de quitter le sol ardent où ils étaient nés. On les appelaient des « réquisitionnaires » et des « fuyards ».

Le besoin de la défense nationale n'existait pas dans ces populations robustes, peu familiarisées encore avec l'idée de patrie, Aussi la bande trouvait-elle chez les paysans, qu'elle rançonnait pourtant, un appui constant et sûr.

*
* *

— « Je me suis toujours conduit comme un homme d'honneur et de probité, déclara Jean-Pierre Pons lorsqu'il fut en présence du juge Pissin Barnal.

— Vous êtes un chef de brigands, répliqua celui-ci.

— J'étais revolté contre une loi inique, je voulais être libre ; je ne veux pas être soldat.

Voici comment je suis devenu « fuyard » : Lorsque je fus appelé par la conscription, j'hésitai. L'idée de servir à l'armée ne me déplaisait pas. Mais sur huit jeunes gens appelés précédemment par cette loi de la République, dans notre commune sept avaient refusé d'obéir. Je les avais fréquentés dans les bois où ils vivaient réunis.

Cependant, poussé par mon humeur, je vis le maire de Pourrières, le citoyen Lazare Ouvière, qui me remit mon ordre de route. Je vins ici même, à Draguignan. J'appris que je devais me rendre au camp de réserve, à Dijon. Malgré la distance, j'étais résolu à partir. Auparavant, je revins à Pourrières faire mes adieux à mon père. C'est ce qui me perdit. Le malheureux

vieillard me prit par le corps, s'attacha à moi, me supplia d'avoir pitié de son âge de ne pas partir pour une terre lointaine courir les aventures d'un métier si étranger à notre race. Je m'arrachai de ses bras en lui disant que l'obéissance à la République était plus forte que mes devoirs envers lui. Je quittai la maison des Hermentaires, où je suis né, où ma mère est morte, et j'eus du regret en traversant l'oliveraie et notre terre qui allaient être abandonnées, car mon père est trop vieux pour s'en occuper. Les fuyards m'attendaient sur la route, ils m'amenèrent au ci-devant château de Saint-Marc des Planes. Là je trouvai Nanette Escartefigue, qui est ma maîtresse...

Je passai la nuit avec mes amis ; le lendemain matin, je partis. *Nanette* me suivit, je voulus la renvoyer ; je n'y réussis pas !

Je serai avec toi partout, me dit-elle, à l'armée où dans les bois ; je te suivrai comme un chien. Si tu restes fuyard, je m'habillerai en homme, je porterai ton fusil et je ne te quitterai jamais....

C'est ainsi que je suis devenu réquisitionnaire », conclut Jean-Pierre Pons.

NANETTE ESCARTEFIGUE

Les deux protagonistes de l'épopée des Réquisitionnaires sont Jean-Pierre Pons et Nanette Escartefigue, sa maîtresse. Il est impossible de concevoir une figure plus attachante que celle de cette héroïne de crime et d'amour.

— J'ai nom Nanette Escartefigue, déclare-t-elle au Juge, Nanette à feu Joseph, ménager. Je suis âgée d'environ vingt-cinq ans.

— Où habitez-vous ?

— Je ne sais. J'habitais où allait Jean-Pierre...

C'est une fillette brune, de taille moyenne, aux yeux très noirs, à la chevelure « éparse en les épaules », à la chair ardente, qui parle mal le français.

Elle était blanchisseuse à Saint-Martin-de-Pallières, quand Jean-Pierre Pons la connut. Elle l'aima ; le jeune paysan devait l'épouser quand la conscription en fit un « fuyard ». Nanette le suivit dans les bois, et au contact de la rude nature, dans la vie farouche des bandits, son tempérament de femme s'éveilla aux pires instinct.

LA DILIGENCE DE NICE

Lorsqu'il eut décidé de devenir « fuyard » à son tour, Jean-Pierre Pons rentra au village chercher un fusil. Il prit en outre une ceinture de cuir pour mettre les écus. Mais lorsqu'il revint au bois, les fuyards lui avaient préparé un cadeau.

François dit la Paille, qui avait le visage piqué de roussure, les cheveux ardents et tressés avec un peu de plomb au bout, lui remit un fusil anglais à bascule.

— Je le pris moi-même des mains de Madame, dit-il, quand nous allâmes au ci-devant château de Barras. Il a un canon superbe monté sur argent. Thomé Durand, dit le Dragon, qui fut guillotiné à Draguignan, m'offrit, en vain, en échange un couvert d'argent, et douze francs en plus. Il est léger comme un pistolet...

Jean-Pierre embrassa François dit la Paille et comme il avait déjà un fusil il tendit l'arme à Nanette :

— Je te l'octroie, garde-le...

La blanchisseuse épaula :

— Il est plus léger qu'un fer à repasser, dit-elle, je le garde ; bien hardi sera celui qui le prendra.

Cependant une expédition devait avoir lieu le soir même ; il s'agissait d'aller entre Saint-Maximin et Tourves attendre une voiture qui se rendait à Nice.

La bande s'organisait. Il y avait là Vitalis de Fuveau, Ferry la Blache, Joseph dit Gigelon, Joseph Goin de Moustiers, Laurent Bidoï de Rans, Brunet de Saint-Just de Marseille, Isnard de Saint-Julien-d'Asse, Tiste de Cadenet, François Férier le Languedocien, Sévère Gourin, Etienne Imbert dit Laget, les cousins Liautaud de Pourrières, Nimes le Gendarde, Laurent Silvy dit le Duc, Honoré Leth, et dix autres.

Lorsque le groupe fut formé, des murmures s'élevèrent à cause de la présence de Nanette.

François la Paille dit à Jean-Pierre :

— Renvoie-la, on lui ferait un mauvais parti.

Mais la jeune femme protesta.

— Allons devant, nous autres, je guetterai sur la route ; jupon de femme n'est point suspect.

Ainsi fut fait. On arriva vers deux heures du matin au pont d'Argent, près de Tourves. La voiture devait passer au petit jour. Les brigands se disséminèrent dans le bois qui borde la route en pente ; la plupart se cachèrent sous le pont pour

assaillir la diligence en groupe et Nanette au sommet de la côte fit le guet.

Vers quatre heures, un galop de cheval résonna. Nanette donna l'alarme, mais personne ne bougea. C'était Ricard de Trest et la maîtresse d'Archier d'Auriol qui allaient à Saint-Maximin. Et c'était lui qui avait donné avis du passage du juif pour qu'on ne l'arrêtât pas. En traversant le pont, il cria :

— Ami !

Bientôt on vit déboucher l'escorte de huit militaires qui entouraient la diligence. Il y avait un peu de lune ; mais en descendant sur l'Argent, la route se noyait d'ombre. Au pont, l'obscurité était complète.

Les cavaliers s'engagèrent à toute allure dans la descente rapide. Derrière, Nanette courait pour être à la mêlée.

Au moment précis où la diligence s'engageait sur le pont, la fusillade éclata. Deux cavaliers tombèrent et l'on entendit la voix du conducteur, qui était Brémond d'Aix, hurlant à rendre l'âme — A l'aide !

Les militaires firent leur devoir, sauf trois qui prirent la fuite.

Nanette avait tiré ; elle avait atteint au visage Brémond le cocher.

Le juif avait reçu une balle au front. Bien qu'il fût sur le point de rendre l'âme, on le pendit à un arbre. Le butin fut assez beau. Il y avait dans la sacoche du voyageur trente louis et deux mille francs. Deux ballots contenaient du safran et de la dentelle pour un prix inestimable. Il y avait aussi des vivres.

Les brigands allèrent aussitôt dans une bastide voisine boire et manger.

Comme ils festoyaient, on vit rentrer une sorte de soldat de petite taille que conduisait Jean-Pierre au bras. C'était Nanette. Sur la grande route, elle avait déshabillé, aidée de son amant, l'officier commandant le petit détachement, et elle s'était déguisée en homme.

Elle avait un pantalon à la hussarde, bordé tout le long, en dehors des cuisses, d'un drap rouge, garni de boutons tout le

long. Elle portait un gilet blanc, une carmagnole de nankin rayé bleu et blanc, un mouchoir de couleur jaune au cou et un chapeau d'homme rond, avec un gallon d'argent terminé par des pompons aussi d'argent.

Le verre tendu vers le couple qui arrivait, les bandits poussèrent de longues acclamations. Deux gars renversèrent Nanette par les épaules en arrière et la portèrent sur la table. Le pantalon trop long cachait ses pieds qu'elle avait menus, et le gilet crevait, déboutonné au milieu sous la pression des seins. Elle brandissait un fusil au canon d'argent. Cependant, le gilet blanc était taché d'une éclaboussure de sang ; il était troué ; la jeune femme s'était mouillée aux mains de sang en s'habillant.

BRIGANDS COSTUMÉS

Pendant trois mois, la bande courut les pires aventures. Au mois de floréal, trente voyageurs qui revenaient de la foire de Saint-Maximin, furent arrêtés et volés entre la commune de Tavernes et de Quinson, arrondissement de Digne. Les paquets de dentelle, les sommes de monnaie d'or et d'argent, les fusils volés s'entassaient dans la bastide, dite la Blaquière, terroir de Pourrières, à une demi-heure de chemin du village.

Cette bastide appartenait à Mme l'Estroc de Tourves.

On avait aussi enlevé à la gendarmerie deux réquisitionnaires, Pechot, du Cannet et Daumas, dit Basset. Mais les militaires s'étaient mis en mouvement. Le général Guillot descendit de Grenoble avec une force considérable, sur Draguignan jusqu'à la mer. Il fit proclamer dans les communes que la chasse qu'il faisait aux brigands serait sans pitié. Et, pour commencer, on fusillait tous les hommes que l'on rencontrait sur la route en armes. On mit le feu çà et là, dans les bastides, pour effrayer les paysans, et il n'est ménage qui ne connut bientôt la terreur de la soldatesque.

Le préfet du Var, J. Fauchet, avait donné au général des pouvoirs discrétionnaires.

Les fuyards étaient admirablement armés pour lutter contre cette répression. Ils régnaient dans les bois en pays conquis ; c'était leur bien, le domaine où les initiés seuls pénétraient.

Cependant, le besoin d'une organisation se faisait sentir. Et sans qu'ils se fussent consultés, par la force même des choses, à la suite de la série d'expéditions où Jean-Pierre et Nanette s'étaient affirmés comme des meneurs, Jean-Pierre Pons, dit Turriers, se trouva être le chef de la bande. Les deux amants ne se quittaient jamais, ils vivaient comme à l'écart, parlant très peu, évitant les scènes d'orgie ; mais dans les expéditions leur audace était féroce ; ils tuaient et pillaient comme à la guerre.

Lorsqu'un indicateur signalait le passage d'un marchand, d'une diligence, ou de la malle, c'était autour de Jean-Pierre qu'on se réunissait. Il avait adopté un uniforme. Il portait, comme Nanette, une culotte de nankin et il avait sur la tête un chapeau de chef d'escadron, avec un plumet tout rouge, qui se voyait de fort loin. Nanette l'avait décoré d'une belle médaille d'or, large comme la paume de la main, qu'elle avait volée à un commissaire d'Aix, à une rencontre près du bois d'Ollières. La médaille, suspendue par un ruban bleu, pendait très bas sur l'estomac.

Ainsi, par son prestige physique, par l'audace de sa décision et l'énergie de son attitude, mais aussi par l'habileté de Nanette, qui le décorait, Jean-Pierre Pons prenait sur ses camarades une autorité de plus en plus grande, jusqu'au jour où la bande le reconnut solennellement pour chef en lui prêtant serment.

Cependant plusieurs des brigands avaient mis des plumets à leurs chapeaux, les uns rouge et noir et les autres tout noir ou tout blanc. Bientôt ils s'habillèrent complètement de costumes éclatants, volés aux soldats. De loin, on les prenaient pour des militaires. Beaucoup avaient la figure barbouillée de noir.

François, dit la Paille, était habillé de toile de voile, culotte longue et chapeau rond. Il portait des guêtres et une large écharpe rouge qui lui enveloppait le corps. Il se distinguait par

son costume de ses compagnons et surtout de Jean-Pierre qu'il haïssait. Une haine sourde était née entre les deux hommes. François, dit la Paille, aurait voulu être le chef de la bande. Sa puissance physique — il avait cinq pieds — et son orgueil lui donnaient le droit d'avoir cette ambition. Il était, d'ailleurs, le premier réquisitionnaire qui ait pris les bois. De fréquents conflits s'élevaient entre Jean-Pierre et François. Un jour, ce dernier, qui avait la figure éclatante, plus rouge que son écharpe, lorsqu'il entrait en colère, menaça le chef de le tuer. Jean-Pierre le mit en joue aussitôt et aurait tiré certainement si Nanette ne s'était élancée sur l'arme.

Les brigands disaient que Nanette était la cause de cette jalousie. Ils disaient aussi que François aimait la maîtresse de Jean-Pierre et ces paysans aux instincts sauvages, qui tuaient chaque jour, et volaient le vin et les femmes dans les bastides avec une rapacité de brutes déchaînées, s'intéressaient à cet amour avec une curiosité réjouie.

— Pourquoi François n'aurait-il pas Nanette ? disait Fucher Auquier, dit lou Nas Ratà (le nez écorché), il est moins laid que le vieux Pigouin de Rians qui l'eut le mois passé sur le chemin de la Roque, pendant que Jean-Pierre distribuait le butin de l'affaire du bois de Saint-Julien. François la Paille aura Nanette comme nous prenons les bastides... par surprise.

Cependant Nanette avait mis des dentelles, volées au marchand juif de Nice, aux manches de sa veste de nankin rayé bleu et blanc. Et quand elle appelait quelqu'un en agitant son fusil au canon d'argent, en se grandissant sur ses pieds, elle apparaissait singulièrement belle et troublante dans le sourire large de ses lèvres humides et chaudes de santé...

BONAPARTE DÉVALISÉ

La bande de Jean-Pierre Pons, de floréal an VII à thermidor an X, commit trois cent actes de banditisme au cours desquels près de cent personnes trouvèrent la mort.

Le préfet du Var, écrivait « en dénonciation » au commissaire du Tribunal spécial, à la date du 26 frimaire an XI, une lettre qui commence ainsi :

— « Vous n'ignorez pas, citoyen commissaire, que le gouvernement a pris de grandes mesures pour la destruction du brigandage. L'envoi d'un corps de troupe, sous le commandement du général Guillot et les ordres sévères qu'il a reçus, indiquent bien que la volonté des représentants du peuple est d'en finir avec une situation si nuisible à la chose publique. Les brigands costumés qui vous seront livrés prochainement ne méritent aucune pitié. Leurs tristes exploits ont plongé notre région dans la terreur et la désolation. Je crois devoir appeler votre attention sur ce fait que les bandits dont vous allez être appelé à scruter la conduite, sont ceux qui attaquèrent les équipages du général Bonaparte à son retour d'Egypte... »

Joseph Fauchet, préfet du Var, était heureux de pouvoir plaire au Premier Consul, dont la fortune s'annonçait si merveilleuse. Cette affaire des équipages du général Bonaparte le passionnait. A plusieurs reprises, il envoya des ordres très énergiques tant au général Guillot qu'aux commissaires des deux départements des Basses-Alpes et du Var pour que les auteurs de cette audacieuse agression, soient activement recherchés et punis.

Ce n'était pas un incident banal, on le conçoit en effet. Et le jeune général dut sentir son amour-propre vivement blessé à ce moment.

LA CAVERNE DE SAINT-MAXIMIN

Les brigands avaient une haine particulièrement féroce envers les militaires. Les révoltés contre la conscription étaient sans pitié pour les soldats qui les fusillaient ou les pendaient selon le cas. A chaque instant, on trouvait des cadavres de militaires sur les routes. Tout uniforme était de bonne prise.

Lorsque les indicateurs annoncèrent le prochain passage du général Bonaparte, les bandits résolurent de tenter un coup de main. L'armée devait suivre la route d'Aix.

Or, une excellente cachette se trouvait à Saint-Maximin, au bord de la grande route. C'était la bastide de Nicolas dit Micoreou. La maison, grande et haute, bâtie en forme de tour, domine un mamelon qui a une vue très étendue sur la plaine. Des trous pratiqués aux murs extérieurs permettent de surveiller la route sur plus d'une lieue de droite et de gauche. Cette bastide avait donné asile autrefois, à des hobereaux, véritables pillards qui rançonnaient les routes. Les journées de 1793, les en avaient chassés ; les paysans de Saint-Maximin, avaient pendu Pierre de Romanin et son cousin le sire de Gonfaron, derniers survivants de cette lignée de seigneurs pillards. Un ancien meunier, Nicolas, en avait pris possession ; et, avec sa permission, la bastide avait repris son ancienne destination : elle était devenue un repaire de brigands.

Jean-Pierre Pons y avait établi son quartier général. Il logeait avec Nanette au premier, dans une vaste salle aux meubles antiques. Trophime Joucques, un jeune homme du Luc, qui était devenu brigand, par goût de la poudre, couchait sur un lit fait de paille de maïs, en travers de la porte. L'asile était confortable et sûr ; on y faisait bonne chère.

Cependant, la bastide était édifiée sur un rocher de calcaire percé d'un profond souterrain. Le puits, situé dans la maison même, avait, à trois pieds de profondeur, une ouverture

creusée dans sa paroi par laquelle on pénétrait dans le souterrain. Un couloir bas et très dangereux parce qu'il était gluant et incliné vers le puits, conduisait à une sorte de vaste salle assez bien fournie de provisions et d'armes. De là, on descendait par un très long passage dans la plaine. L'ouverture était cachée dans un fourré de buissons. Cette caverne, qui est fort bien décrite dans une lettre du commissaire du Tribunal spécial de Digne à son collègue de Draguignan, en date du 2 germinal, an XI, était un asile d'une sécurité absolue. Les gardiens qui faisaient le guet aux fenêtres crénelées de la bastide donnaient l'alarme, lorsque la force armée apparaissait, assez tôt pour que les brigands aient le temps non seulement de se dissimuler dans la caverne, mais même de s'évader dans la campagne.

LES ÉQUIPAGES DU GÉNÉRAL BONAPARTE

Le passage du général Bonaparte parut à Jean-Pierre Pons, une occasion unique de faire une tentative qui pouvait assurer définitivement son autorité sur la bande. Il était fort difficile pour lui, de garder une influence réelle sur des camarades aussi violents et aussi indépendants que les réquisitionnaires. Paysan adroit et robuste, mais sournois et brutal, il lui manquait la souplesse et l'intelligence du commandement. Il était autoritaire, non par orgueil, mais par ce besoin instinctif de commander et de posséder qui caractérise la race de la terre. Il se montrait dans les engagements, d'une audace et d'une violence qui tranchait souvent sur la couardise héréditaire de ses compagnons. Sujet à de terribles crises de colère, il aurait tué un partisan sans hésiter ; et la crainte qui l'entourait était en partie inspirée par cette violence de son caractère.

La douceur de Nanette tempérait heureusement l'humeur ardente de Jean-Pierre. C'était elle qui pansait les blessés, et c'était elle surtout qui animait de sa gaieté les repas et les réunions de la bande. Elle avait pris peu à peu les goûts et le sans-gêne des brigands ; elle avait adopté leur langage

et aussi la grossièreté et le libertinage de leurs attitudes. Elle voulait à tout prix être un « homme » et s'appliquait à copier son amant. Mais son tempérament l'emportait sur sa volonté. Un soir, François la Paille qui rentrait avec Sévère Gourin et les cousins Liautaud, la trouva assise sur les marches de la bastide, la tête entre ses mains, Comme elle ne répondait pas à son appel, François lui souleva brutalement le front. Elle avait le visage baigné de larmes. Les trois bandits éclatèrent de rire :

— Jean-Pierre t'a battue, Nanette ?

Elle ne savait pas pourquoi elle pleurait. A la lune nouvelle, une langueur douloureuse l'accablait ; elle avait honte de se sentir femme...

Ce soir-là, on partit à la nuit tombante pour Saint-Maximin. Bonaparte devait passer assez tôt, car il comptait être au petit jour à Aix. Il eût été imprudent d'attaquer les équipages dans la plaine ; on allait les attendre au bord de la forêt de Saint-Maximin.

Vers dix heures, deux cavaliers passèrent à bride abattue. C'était sans doute, un courrier devançant l'arrivée du général à Aix. Puis, à une heure de temps, le cortège apparut. Les bandits étaient installés tout près de la route, au fond du ravin du terroir de Rians. Il fallut attendre longtemps que les militaires eussent défilé. L'escorte, contrairement à ce que l'on avait dit, était considérable. Bonaparte était à cheval. Lorsqu'il passa, Nanette épaula. D'un geste violent, Jean-Pierre repoussa le canon d'argent du fusil :

— C'est à cause de lui que tu es « fuyard », fit Nanette (1).

Mais ce n'est pas un engagement avec la troupe que désirait Jean-Pierre, c'était un butin abondant, de l'or et des vivres qu'il distribuerait comme un chef dans le silence respectueux des compagnons.

Enfin, vers minuit, on entendit le galop de l'escorte des derniers équipages. Quatre voitures arrivaient, entourées d'une

(1) Ce détail, qui se trouve affirmé dans l'interrogatoire de Nanette Escarlefigue, page 479, tome deuxième, première partie, de la copie de la procédure, a sa saveur. Jean-Pierre Pierre Pons a sauvé la vie de Bonaparte, qui refusa de le gracier, bien que le fait ait été souligné dans le recours en grâce du condamné à mort.

trentaine de cavaliers. Quelques arbres coupés avaient été rapidement placés en travers de la route, sous un amoncellement de branches. Le cortège s'arrêta ; il fallut une demi-heure aux cavaliers pour enlever cette sorte de barricade. Ce temps était précieux, pour la réussite de l'expédition. Il fallait, en effet, que le gros du cortège ne pût pas entendre la fusillade.

Au moment où les militaires qui avaient abandonné leurs fusils, terminaient ce travail de déblaiement, Jean-Pierre commanda le feu. Les soldats tombèrent sur le sol sans avoir pu tirer un seul coup de fusil. Les chevaux de la première voiture avaient été tués. L'équipage qui suivait s'emballa au bruit de la fusillade et vint s'effondrer contre la première voiture.

Le pillage des caissons fut très rapidement fait. On enlevait tout ; les brigands se passaient les objets de mains en mains jusqu'aux cavaliers qui partaient au fur et à mesure qu'ils étaient chargés.

Quelques brigands fouillaient les blessés et leur enlevaient jusqu'à leurs vêtements.

Nanette s'efforçait de prendre un anneau qu'un jeune officier blessé avait au doigt. Elle n'y parvenait pas. Déjà, la bande partait ; il ne restait rien dans les voitures. On n'entendait plus que les hurlements de douleur des blessés. La jeune femme agenouillée devant l'officier lui tordait la main, tirait sur le doigt, où le superbe bijou restait attaché ; chaque mouvement qu'elle faisait, arrachait au blessé un cri de douleur.

Tout à coup, François dit la Paille, s'apercevant des efforts de Nanette, s'approcha, la poussa légèrement, et trancha d'un seul coup, le doigt de l'officier au dessus de la bague. Il tendit le doigt sanglant à la maîtresse de Jean-Pierre :

— Tiens, g..., dit-il, c'est un cadeau de François.

— Merci, fit Nanette.

Elle arracha la bague, jeta le doigt, essuya le bijou qui était rouge de sang. Et, tout en courant pour rejoindre les compagnons, elle l'essayait, le passait successivement à tous ses doigts, avec un sourire de satisfaction.

Le butin était inestimable.

LA COLÈRE DE BONAPARTE

Les brigands passèrent la nuit dans la forêt de chênes-lièges au dessus de la route de Saint-Maximin. Ils s'étaient réunis à la bastide de Lambruisse ; on ne pouvait songer, en effet, à descendre vers la bastide de Nicolas Micoreou à la rencontre des équipages de Bonaparte. Les hommes, épuisés, entassèrent le butin dans une salle, sous la garde de Trophime Joucques et se couchèrent dans le grenier à foin. Généralement, les objets volés étaient partagés aussitôt après l'expédition. Cette nouvelle attitude des bandits était une marque de confiance à l'égard de Jean-Pierre Pons. Il en était fier.

— Tu vois, disait-il à Nanette, ils m'obéissent, et ils m'aiment. Comme ils se sont bien battus...

Mais Nanette, au bord du lit, les jambes pendantes, n'écoutait pas. Elle se penchait auprès de la lampe à huile et faisait briller à son doigt, la bague de l'officier. Tout à coup, elle se retourna :

— Il y a d'autres bijoux, je les voudrais dit-elle.

— Il y aussi de belles dentelles d'Egypte, tu les auras, répondit Jean-Pierre.

— Je les veux tout de suite...

Le chef de brigands attira doucement son amie près de lui. Il lui promit tous les bijoux et aussi un admirable poignard ciselé que Ferry la Blache avait pris. Mais il fallait se reposer maintenant pour être prêt à fuir à l'aube, sans doute.

Nanette avait passé ses bras au cou de Jean-Pierre :

— Je les veux tout de suite, suppliait-elle.

LES BIJOUX DU GÉNÉRAL

Le paysan de Pourrières était sans volonté devant sa maîtresse. Il céda à son caprice malgré les conséquences qu'il pouvait avoir pour lui. Nanette s'enveloppa d'une couverture et prit la lampe à huile dont le bec à jour laissait tomber des gouttes. Trophime s'était endormi, affaissé sur un banc, le canon de son fusil émergeant au dessus de sa tête. Le butin entassé près de lui avait un volume important ; les caisses de linge surtout étaient encombrantes.

Nanette avait placé la lampe auprès d'elle ; elle s'était agenouillée et fouillait les paquets avec une ardeur de fièvre.

Les caisses dont les serrures étaient ouvertes contenaient des couverts d'argent, de la vaiselle de luxe, en argent, avec des salières en or. Dans un grand écrin ancien se trouvaient deux beaux pistolets que Nanette maniait avec dextérité.

Ses petites mains agitaient un coffret nacré ; elle essayait de l'ouvrir en l'appuyant sur ses seins et en tirant de toutes ses forces le couvercle. N'y parvenant pas, elle passa la lame d'un poignard dans la fente près de la serrure. La lame cassa. Elle recommença avec le tronçon du poignard et réussit enfin.

— Regarde, dit-elle vivement à Jean-Pierre.

Elle lui tendit le coffret. Sous la lumière tremblante de la mèche huileuse, des trésors incomparables apparaissaient. Les bijoux entassés luisaient pêle-mêle.

Nanette retira une à une les bagues, les bracelets, les chaînes, les pierreries admirables.

— Regarde, disait-elle, les doigts sur la bouche, le visage convulsé de passion, les joues ardentes...

Elle avait pris les bijoux dans ses deux mains et les pressait entre ses paumes puis les faisait sauter pour entendre leur tintement.

Nanette sentait sur sa nuque le souffle chaud de Jean-Pierre, qui, d'abord inquiet, honteux de lui même, s'était laissé gagner

par l'instinct ardent de convoitise, par l'appétit féroce de l'or qu'il tenait de ses hérédités de paysan.

Tout-à-coup, Nanette, qui avait levé les yeux pour regarder son amant, fit un vif mouvement des épaules en réprimant un cri. François la Paille était près de Jean-Pierre, les mains appuyées sur ses genoux, penché, le cou en avant.

— Tu estimes les bijoux, Nanette, fit-il ; ils sont de prix. Pechot l'Onguentier nous donna, le mois passé, quatre-vingts louis d'un coffret moins bien garni...

Mais Jean-Pierre, dégrisé par cette apparition, interpellait brutalement François :

— Tu nous épies, sorcier de malheur. La garde de ces effets m'appartient, retourne au chenil...

Une violente discusion s'engageait. Les deux hommes s'injuriaient si près l'un de l'autre que les injures semblaient éclabousser leurs visages.

Cependant, Nanette avait remis les bijoux dans le coffret ; elle gardait un bracelet orné de pierreries. Et, assise sur les talons, les coudes sur les cuisses, elle tenait à deux mains son menton en regardant les deux hommes d'un air impassible et curieux à la fois. Cette rivalité qu'inspirait les plus basses passions lui plaisait ; elle en jouissait. Elle regardait avec un intérêt nouveau le visage rouge de François, allumé, sous la toison des cheveux roux, d'un rayonnement furieux.

Trophime Joucques s'était réveillé au bruit de la querelle et, ahuri, ne parvenant pas à comprendre, il tendait son fusil dans une attitude grotesque de défense et de respect.

Cette scène avait duré très peu ; les deux hommes, au paroxysme de la fureur, allaient en venir aux mains lorsqu'un brouhaba se produisit dans la bastide. Une sentinelle laissée au bord du bois était accourue et avait donné l'alarme dans le grenier à foin.

Des cavaliers venaient d'arriver sur les lieux de la fusillade ; le gros des équipages rebroussait chemin sur la route de Saint-Maximin et allait sans doute fouiller les bois.

On s'était aperçu, assez tard, du retard des dernières voitures. C'est seulement, au sommet de la côte d'Aix qu'on avait constaté que les équipages étaient arrêtés. Bonaparte avait donné l'ordre d'aller aux informations.

L'estafette revint bientôt en annonçant que l'escorte avait été attaquée et qu'il y avait de nombreux blessés.

Lorsque le général arriva sur les lieux, il fut pris d'un accès de colère terrible. Son tempérament passionné, qui, plus tard, devait le livrer à des déchaînements de fureur, s'annonçait déjà. Pendant que les équipages indemnes se rangeaient le long de la route, sous la garde d'un fort détachement, il ordonnait que les bois soient visités.

— Brûlez les bastides, avait-il ordonné, et conduisez-moi tous les hommes que vous rencontrerez.

La petite armée campa. Les soldats, que ce contre-temps mettait en rage, se formèrent en colonnes de vingt hommes pour explorer les environs.

Jean-Pierre avait rapidement rassemblé ses hommes qui partirent, chargés du butin pour la bastide de Micoreou. On laissa les caisses de linge qui étaient trop lourdes. Comme la route de Saint-Maximin n'était pas gardée, les brigands tournèrent la petite armée et arrivèrent sans encombre à la bastide.

La descente dans la « cache » fut pénible. Les hommes se pressaient au bord du puits, voulaient descendre trop vite ; beaucoup de colis tombèrent au fond de l'eau.

Bientôt on signala un détachement qui arrivait sur la route. La maison était maintenant absolument déserte ; il ne restait personne ; elle semblait abandonnée. Nannette et son amant étaient descendus les derniers.

L'officier qui commandait le détachement n'eut pas de peine à s'apercevoir que la bastide avait donné asile à un groupe d'hommes. A la lueur de l'aube, on apercevait sur le sol, le piétinement des pas ; et dans les salles restait encore le souffle chaud, l'atmosphère indiscrète des lieux qu'on vient de quitter. Pendant qu'on explorait la bastide, un soldat trouva sur le sol,

une sorte de coutelas qui fut reconnu aussitôt. Il provenait du pillage des équipages.

Mais Bonaparte venait d'ordonner l'occupation de la route jusqu'à Aix pour surveiller et questionner les passants. Il arrivait lui-même dans la direction de Saint-Maximin.

Il s'installa à la bastide Micoreou et, convaincu aussitôt d'occuper le quartier général des brigands, il fit ramener son armée sur ce point central.